

FEUILLETON DU "SAMEDI", 4 FÉVRIER 1899 (1)

UNE ERREUR JUDICIAIRE

ROMAN MILITAIRE INEDIT

CXXIX

Les Aveux de Lemayeur

(Suite et fin)

—Où est René, s'écria-t-il en agitant un papier. On me vole ; ce bon n'était que pour douze fagots, au lieu de quinze, mais René... Son regard s'arrêta sur le lit.

—Ben, quoi...

Il repoussa Mauregard et de Vandières, Jordanet lui-même qui essayait de s'interposer. Il vit le dolman ensanglanté, le filet rouge aux lèvres.

—Mon garçon ! qui a tué mon garçon ? s'écria-t-il.

René ouvrit les yeux ; il aperçut son père, étendit le bras comme pour le repousser et murmura dans un souffle ;

—C'est toi qui m'a tué !

Il retomba évanoui. Lemayeur se releva.

—Il est mort, fit-il, mon beau garçon, mon René... René, mon petit, mon officier, reviens à toi ; ouvre les yeux, tes yeux si grands, si beaux, si doux. Je devine pourquoi tu as voulu mourir. Je parlerai, puisque tu le veux, mais ne meurs pas, là, ne meurs pas. Je dirai que ce n'est pas Jordanet qui a volé M. de Savenay.

—Que dit-il ? s'écrièrent à la fois Mme de Vandières et Jordanet.

—Laissez-le parler, ordonna le colonel.

Lemayeur poursuivait, comme s'il eût été seul avec son fils :

—Je dirai que le coupable, le voleur ; c'est bien ce que tu veux que je dise, ce que tu réclamaies de moi, hier, ce matin, je dirai que celui-là, eh bien, c'est moi ! J'ai volé, mon René, c'est vrai, mais ce n'est pas moi qui ai tiré sur le banquier ; je l'ai achevé, c'est encore vrai et j'ai volé ; il était déjà blessé à mort ; je rendrai l'argent.

Un frémissement courut dans l'assistance.

—Tu m'as entendu, René, lève-toi ! Je n'ai que toi au monde : à quoi bon vivre, être riche, sans toi ? Tu te marieras. Je dirai, je ferai tout ce que tu voudras.

Mais la porte s'ouvrit tout à coup et trois hommes surgirent ; Chaumont, escorté de collègues recrutés à Limoges !

—Je te tiens, cette fois Jordanet, s'écria-t-il. Assurez-vous de sa personne ; veillez à la fenêtre.

—De quel droit ? demanda de Vandières.

Chaumont exhiba son mandat d'amener. Jordanet n'essayait pas de fuir, il baissait la tête. Il la releva, soudain, et s'adressant à Chaumont :

—Fuyez de moi ce que vous voudrez.

—Attendez, s'écria Marguerite. Jordanet n'est pas coupable. Vous saurez tout : assez longtemps l'accusation infâme, a pesé sur un innocent.

—Ne l'écoutez pas, dit Jordanet.

Mais les autres, Chaumont lui-même, s'étaient retournés vers Lemayeur qui, penché sur son fils répétait :

—Réveille-toi, mon petit, nous rendrons l'argent.

—Tout, tout, nous rendrons tout, disait Nanne.

—Ah ! tonnerre, s'écria Lemayeur, il est mort ! Son front est froid, ses joues glacées, ses lèvres violettes ! Il est mort, et je vivrai, moi ?

Il saisit le revolver qu'on avait déposé sur la table et, avant que personne pût l'empêcher, il introduisit le canon dans sa bouche et manœuvra la gâchette. Il tomba pour ne plus se relever. Eveillé par la détonation, René murmura :

—Je te pardonne, père.

—Ah ! le malheureux, cria Marguerite, le coupable, c'est moi !

—Ma mère !

—C'est moi, vous dis-je, c'est moi !

—Gérard, emmenez votre mère, ordonna de Vandières. La vue du sang lui trouble l'esprit.

Marguerite sortit, entraînée par son fils. Tous savaient qu'elle avait été malade et mettaient son exaltation sur le compte de la folie naissante.

Le docteur venait d'arriver. Il constata la mort de Lemayeur, puis ausculta René. Son examen dura longtemps.

—Il guérira, fit-il enfin, mais la convalescence sera longue.

Il était à peine sorti que de Vandières s'écriait :

—Messieurs, je vous demande le silence sur les événements de cette soirée.

Et, bas, à Mauregard :

—Je verrai le général pour qu'on ne fasse pas de bruit autour de ce duel.

A ce moment, la porte du fond s'ouvrit et Gérard parut.

—Mon colonel, fit-il, voulez-vous venir avec Jordanet ?

—Nous vous suivons, Gérard.

De Vandières se tourna vers Chaumont :

—Sur l'honneur, je réponds de Jordanet.

Les agens, intimidés, s'inclinèrent, Chaumont resta devant la porte ; mais il invita ses agents à surveiller du dehors les fenêtres.

CXXX

Les Idées de Jordanet

Dans la chambre précédemment occupée par Jordanet, Marguerite, seule avec son fils, répétait, dans une exaltation croissante :

—Le coupable, c'est moi !

—Calme-toi, mère.

—Je ne suis pas folle, Gérard, comme tu pourras le croire ; j'ai toute ma raison, toute : c'est ce terrible secret qui l'avait troublée. Il était si lourd à garder !

—Mère ! oh ! mère, explique-toi.

—Voici comment les choses se sont passées, le jour fatal. Ton père allait s'enfuir avec le million prêté par M. de Vandières pour désintéresser les créanciers...

—Et c'est toi... c'est toi qui as tiré sur mon père !

—Oui, affirma-t-elle, éperdue, dans un long frémissement. Gérard ! mon enfant, écoute.

Et elle lui avoua comment la folie du désespoir l'avait poussée au meurtre et l'invita à aller chercher le colonel et Jordanet. Devant eux, elle réitéra ses aveux, les précisa. Jordanet tendit la main à Gérard.

—Pardonne-moi, dit-il, de vous avoir soupçonné de complicité avec Mascarot. Ah ! ce misérable, il devait avoir un intérêt bien puissant à ma perte. Il me semble maintenant que je vois clair dans son jeu.

S'adressant à Marguerite :

—Permettez-moi quelques questions aussi, madame. Vous rappelez-vous bien les circonstances qui ont accompagné la mort de M. de Savenay ?

—Que voulez-vous savoir ? que puis-je vous dire ?

—Si j'ai bonne mémoire, madame, sans l'intervention de Mascarot, vous n'auriez pas été prévenue du projet de fuite de votre mari ?

—C'est vrai ! Cet homme m'a dit, en effet, que mon mari me demandait.

—Cet homme vous était donc bien dévoué ?

—Je le crois.

—Vous n'aviez jamais eu de reproche à lui faire.

—Jamais.

—Mais c'était à vous, surtout, qu'il montrait du dévouement, en cette occasion. Il empêchait la fuite de M. de Savenay et il ne se fût pas conduit autrement s'il avait eu quelque vengeance à exercer contre lui.

Marguerite eut un geste de découragement. A quoi bon revenir sur ces tristes détails ; est-ce que cela pourrait servir à quelque chose ? Telle n'était pas l'opinion de Jordanet, sans doute, car il continua :

—Mascarot doit le savoir.

—Sur quoi vous fondez-vous ? demanda Gérard.

—Prenez la peine de suivre mon raisonnement. Il n'est pas douteux pour vous, puisque j'en ai fourni des preuves, que Mascarot a essayé de m'assassiner, de me faire arrêter et renvoyer au bagne. Dans quel but ? Par haine personnelle ? mais je ne le connaissais que de vue. Si Mascarot n'a pas de raison de me haïr, c'est qu'il me craint ! Je le gênais. Mon retour en France était un danger pour lui. Quel danger ? une fois libre, il était évident que je tenterais l'impossible pour prouver mon innocence. Vous suivez bien, n'est-ce pas ? Dès lors que Mascarot avait cette crainte, dès lors qu'il mettait tout en œuvre pour m'empêcher d'être libre, c'est qu'il connaît le vrai coupable et qu'il redoute tout pour lui. On ne se rend pas criminel à plaisir. Et on ne cherche pas à se débarrasser d'un pauvre homme comme moi pour la seule satisfaction de faire le mal.

La logique de ce raisonnement était frappante.

—Voilà pourquoi je disais, reprit Jordanet, que Mascarot devait être bien profondément et bien étrangement dévoué à madame de Vandières. Ce dévouement, il l'a poussé jusqu'au crime. Le misérable avait tout mis en œuvre pour que madame de Savenay alât retrouver son mari au moment de la fuite. Il avait prévu la querelle ! Sans doute aussi le meurtre ? Et tout ce qu'il avait prévu s'est réalisé. Vous n'avez jamais parlé du meurtre, avec lui ?

—Si, répondit Gérard, une seule fois. C'était avant mon départ pour la Nouvelle. Je lui disais que je croyais Jordanet victime d'une erreur judiciaire. L'une de ses réponses me frappa : " Il faut chercher, dit-il, l'assassin de votre père parmi les trois personnes qui l'ont approché au dernier moment, c'est-à-dire Jordanet, votre